

LA VIE D'UN C.E. 1 DANS UNE ECOLE A 12 CLASSES

Ecole Louis-Blanc (garçons) - Le Havre

MORALE VIVANTE LA VIE COOPÉRATIVE

(SUITE)

Replaçons rapidement notre école dans son cadre social. Quelques familles sont riches : entrepreneurs, commerçants en gros, capitaines au long cours — très aisées mais moins bourgeoises : petits commerçants, navigateurs, fonctionnaires. — Puis c'est l'ouvrier sérieux, le petit employé. Mais il faut réserver une grosse proportion à la pauvreté, atténuée fortement dans ses apparences par l'ordre et la fierté des parents, ou livrée jusqu'au sordide à la misère sous tous ses aspects : alcoolisme, tares multiples, sous-alimentation, excitation, rachitisme, saleté, abêtissement navrant des pauvres gosses.

Chaque classe comporte son lot de malheureux gamins pour qui l'école est le refuge suprême : la salle propre et chaude, la cantine et ses assiettes débordantes, la vie organisée, les camarades qu'on n'a pas à « moucher » et l'amitié des copains, des maîtres, du directeur.

C'est tout cela qui fait naître dans nos classes heureuses le vigoureux climat de solidarité qui est une des bases les plus fortes de nos affections partagées.

C'est là, si l'on veut, un aspect de la vie coopérative, spontané, nuancé, intégré intimement à la vie quotidienne des petits et, chose importante, contenu avec beaucoup de délicatesse par les familles.

les familles que nous rejoignons là, beaucoup plus qu'ailleurs, pour le meilleur...

©©©

Un enfant est-il sérieusement malade ? Il reçoit aussitôt ses journaux, des oranges, quelques friandises qui sont d'abord le signe de la gentillesse des autres.

Un gamin part-il en sana ou en aérium, Il est assuré d'avoir, chaque mois, son journal et des lettres de tous, auxquelles il répond avec une joie bien expressive.

Nous lisons dans l'album venu du Sahara : « Nous n'avons pas de lits, nous couchons sur des tapis, mais moi, je n'ai pas de tapis parce que je suis trop pauvre, alors, je couche directement sur le sable ! »

« Comment faire ? dit aussitôt Jean-Pierre, « il faudrait envoyer des couvertures ! » Hélas ! la vague de grands froids a voulu que ce geste esquissé en reste là provisoirement !

Pendant cet hiver si dur, les enfants ont fatigué les mamans jusqu'à ce qu'elles vident les greniers et les malles et la classe fut un moment encombrée de culottes longues, de chaussures, de tricots, d'écharpes, qu'on put bientôt redistribuer dans toute l'école.

C'est alors aussi qu'éclatèrent dans la ville les drames innombrables des taudis. Les petits furent bouleversés : une fillette d'un an venait d'avoir les pieds gelés dans sa poussette : « Il faut faire quelque chose ! » Les enfants apportent pièces et billets. La coopérative donne sa large

part et nous offrons à la maman une confortable robe de bébé (dont, hélas, mes gosses ne furent pas même remerciés).

J'insiste ici sur le fait que je n'ai absolument pas été mêlée à cette action et que l'initiative en revient totalement à mes garçons.

« Il faudrait ne jamais rien acheter pour nous et garder tout l'argent de la coopé pour les autres ! » a déclaré Richard.

©©©

Mais il est temps de parler de Michel. C'est un des gosses les plus pauvres et les plus souffreteux de l'école.

Il a dix ans et en porte six. Il est sale, déchiré mais, et surtout, il est toujours honteux. Il n'a rien du gavroche reniflant et joyeux. Michel souffre dans sa peau, et dans son petit cœur et sa toute petite intelligence...

Sept enfants... il est le second. Des parents jeunes auxquels une hérédité de misère a laissé bien des tares et une douloureuse inconscience.

Michel est dans ma classe depuis 2 ans. L'an dernier, une enquête bien menée avait permis de découvrir qu le pauvre gosse ne possédait, n'avait jamais possédé un seul jouet.

« Ça ne peut pas durer comme ça ! » dirent les copains.

Nous organisons donc, avec une discrétion touchante — mais combien difficile — « la fête de Michel ».

La coopé achète une rutilante auto de pompiers. Nous ajoutons des bonbons et des Infantines. On place tout cela sur mon bureau. On appelle le héros. Le président fait un bref et piquant discours. Et Michel, pour la première fois, me regarde avec un sourire. Ce que trois mois d'affection n'avaient pu obtenir, le miracle du sourire nous venons de le vivre avec une auto de pompiers...

Pourquoi pas un chandail, des chausures, que sais-je ? Non, il fallait un jouet à tout pris !

« Et surtout, ne va pas, frère, acheter du pain ! »

J'ajouterai que la joie du gamin fut bien grande à la sortie lorsque les autres maîtres et le directeur lui demandèrent : « Mais qu'est-ce que c'est, que tous ces colis ? »

Cette année, Michel eut encore droit à son Noël. Cependant, comme il avait grandi — et qu'on ne voulait pas répéter le geste de l'an dernier, il eut un livre.

« — Bim ou Crin Blanc ?

— Plutôt Crin Blanc, je lui prêterai mon Bim ! »

Maintenant, les familles ne vivent plus sans Michel.

On lui apporte un croissant, des biscuits, un pain d'épices, des mandarines. On lui abandonne la part de dattes arrivées du Sahara. Une maman écrit son nom sur un beau sucre de pomme.

(Je noterai qu'il m'arrive, cependant, de détourner une partie de ces dons vers quelque autre gosse peu choyé.)

Plusieurs mamans paient à la fois le guignol de leur fils et d'un autre petit garçon.

« — Madame, dit Alain, en réglant son cinéma, quand vous m'aurez rendu mes 10 francs, je vous les redonnerai pour offrir la place à un copain ! » (Oh ! Daunay).

Au lendemain de la Chandeleur, on apportait quatre paquets de crêpes et de beignets — renaissance combien délicate de la part du pauvre.

Maintenant, chaque réunion de coopé comporte une discussion sur « les choses qui ne peuvent pas durer... » et l'assurance et l'initiative des enfants me surprennent bien souvent.

Au cours de la visite médicale, la doctoresse a trouvé l'état de Michel bien triste.

« — Qu'as-tu mangé à midi ?

— Une tartine de pâté.

(Le menu se passe de commentaires)

— Il faut l'envoyer en aérium

— En attendant, dit le directeur, il mangera à la cantine.

— J'avais l'intention de le demander à la prochaine réunion de coopérative » intervient crânement Jean-Claude — car, notre président a le sens des décisions opportunes.

©©©

Surtout qu'on ne parle pas de charité. Ça, c'est une vertu de riches. Ceux d'entre vous qui ont vu les grands malheurs arriver chez les pauvres, connaissent cette solidarité spontanée, sans arrière pensée, affectueuse avec brusquerie, qu'on ne rencontre que là et qui est la vraie générosité du cœur.

Jacqueline HAUGUEL.

Ecole 2 classes mixtes Chte-Mme, 25 km. de la mer, au contact du marais poitevin, cherche école correspondante montagne, P. O. Côte d'Azur, Pays basque pour échange d'élèves courant juillet. — Ecrire et adresser journal à DAVID André, La Grève-sur-Mignon (Charente-Mme).